



- 1851 (10 avril). Léon Faucher.
- 1851 (26 oct.). De Thorigny.
- 1852 (2 déc.). Comte de Morny.
- 1852 (22 janv.). Comte de Persigny.
- 1853 (10 oct.). Billaud.
- 1853 (7 févr.). Général Espinasse.
- 1858 (14 juin). Delangle.
- 1859 (5 mai). Duc de Padoue.
- 1859 (10 nov.). Billaud.
- 1859 (16 déc.). Comte de Persigny.
- 1863 (23 juin). Boulet.
- 1865 (28 mars). Marquis de La Volette.
- 1867 (13 nov.). Pihard.
- 1868 (17 déc.). De Forcade La Roquette.
- 1870 (2 janv.). Chevalier de Valdrôme.
- 1870 (11 août). Léon Chevreau.
- 1870 (4 sept.). Gambetta.
- 1871 (5 févr.). Emmanuel Arago.
- 1871 (19 févr.). Ernest Picard.
- 1871 (31 mai). Lambrrecht.
- 1871 (11 oct.). Casimir Périer.
- 1872 (6 févr.). Victor Lefranc.
- 1872 (8 déc.). Goullard.

— B.-arts. *Peintres d'intérieur*. En peinture, on appelle tableau d'intérieur ou simplement *intérieur* la représentation d'une scène plus ou moins animée qui se passe dans une chambre, un cabaret, un atelier, une église, un édifice quelconque. Les peintres d'intérieur ne sont ainsi qu'une variété des peintres de genre; on peut donc leur appliquer ce que nous avons dit de ces derniers et des conditions particulières à leur art (v. *GENRE*). Nous ajoutons que, si la peinture d'intérieur ne se borne pas à représenter un simple intérieur, elle comporte un coloris plus vif, plus lumineux, plus brillant, la peinture d'intérieur exige une plus grande finesse de détails et une science plus complète des accessoires sous le rapport archéologique. Ce sont les artistes des écoles du Nord qui, les premiers, se sont appliqués à peindre minutieusement des intérieurs d'édifice et en sont venus à accorder aux détails de l'architecture et de l'ameublement une importance presque égale à celle des figures et du tableau d'un maître primitif de Bruges ou de Leyde, qui porte un titre emprunté au Nouveau Testament ou à l'hagiographie, n'est à bien prendre qu'un tableau d'intérieur flamand où hollandais. Mais c'est au xviii<sup>e</sup> siècle que la peinture d'intérieur date véritablement, et c'est à partir de ce moment qu'elle devient un genre particulier, ayant ses spécialités et ses chefs-d'œuvre.

Les Flamands et les Hollandais ont excélé dans la peinture des intérieurs de cabaret, de tabagie, où l'on mange, où l'on boit, où l'on fume, où l'on embrasse les femmes, où l'on joue, où l'on chante, où l'on se dispute. David Teniers, Adrien Brouwer, Jean Verelst, Adrien et Isaac van Ostade, Egbert-Hemskerk, Sorgh, ont fait en ce genre des tableaux d'un réalisme très-curieux. Des intérieurs rustiques, d'un caractère plus tranquille, sinon plus poétique, ont été peints par M. de W. van der Meer, J.-M. Molenaar, Breckelenkamp, P. van Singeland, et aussi par Teniers et Adrien van Ostade. Frans van Mieris, G. Meiss, G. Dow, G. de Bary, Pieter de Hooch, Van der Meer, G. de W. de V. de Nitscher, Gonzalez Coques, Ochterveld, A. Palamedés, L. Bourasse, ont représenté des intérieurs bourgeois, des intérieurs galants. David Teniers, Le Duyn, F. N. Wouvermans ont peint des intérieurs de corps de garde. H. van Steenwyck, P. Neef, P. Saenderman, Emmanuel de Witte, H. van der Vliet, des intérieurs d'église; W. Kalf, G. Dov, Van der Meulen, des intérieurs de cuisine.

En Italie et en Espagne, les peintres d'intérieurs sont rares. En France, nous rencontrons, dès le xviii<sup>e</sup> siècle, Valentin, qui aime à nous introduire dans des intérieurs où des joueurs sont attablés, et les Le Nain qui nous montrent un intérieur de forge (musée du Louvre). Au xviii<sup>e</sup> siècle, les sociétés galantes des tableaux de Watteau, de Boucher, de Lancret, de Pater, ne craignent pas d'affronter le plein air, mais Baudouin et Fragonard, qui préfèrent pour leurs héros et leurs héroïnes le clair-obscur du boudoir. Grouze est aussi un peintre d'intérieurs; mais s'il fut le soleil, ce n'est pas pour déshabiller ses personnages.

De notre temps, il n'est guère d'intérieur qui n'ait échappé au pinceau de nos artistes. Eugène Delacroix, Diaz, Decamps, M. Schlesinger (Salon de 1847), M. Devedeux (Salon de 1855), M. Lauwick (1854), M. Fromentin, M. Théodore Frère, Mme Browne, M. Landelle, des intérieurs turcs, mauresques, algériens, etc.; MM. de Curzon, Armand Leloux, des intérieurs italiens; MM. Adolphe Leleux, V. Vidal, Fortin, Antigna, Fischer, T.-E. de Hovel, des intérieurs bretons; MM. M. Marchal et Brion, des intérieurs alsaciens; Ch. A. Stevens, Toulmouche, Tissot, Goupil, Ed. Richer, E. Sainin, etc., des intérieurs parisiens; M. Meissonnier, Victor Etcheval, Paul Volet, Comte, Brillouin, Chavet, des intérieurs du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle; Granel, MM. Fr. Bonvin, Dauban, Gide, Pinelli, des intérieurs contemporains; H. Vermet, MM. Thassier, E. Ronjat, Arn. Leloux, Maissonnier, Chavet, des intérieurs d'atelier; MM. Bonvin, Trayer, Moulinet, Dargelas, des intérieurs d'école; MM. L. Mouchot, Bonhomme et Boyer, des intérieurs de forêt; MM. G. J. Jacques, J.-F. Paris, E. de Launay, des intérieurs d'écurie; MM. Navlet, Sebron, des intérieurs d'église; MM. Dolling, P. Philippe

Roussseau, Fr. Bonvin, des intérieurs de cuisine; MM. Gérôme, Hamon, G. Boulanger, des intérieurs gréco-romains, etc., etc.

**INTÉRIEUR D'UN MÉNAGE RÉPUBLICAIN** (L.). vaudeville en un acte, du citoyen Chastenet (ci-devant Puysségur), représenté à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique national, le 15 nivôse an II (4 janvier 1794).

Cette pièce nous montre un père et une mère parfaitement unis, et qui n'ont pas de meilleur moyen de se témoigner leur tendresse réciproque que de concourir ensemble, chacun selon ses moyens, à l'éducation de leurs enfants. La gouvernante de ces derniers, à qui leur éducation était confiée avant que les parents s'en chargassent eux-mêmes, femme imbue de tous les préjugés et particulièrement de ceux de dévotion, arrive de son pays, Notre-Dame de Liesse, où elle a passé plusieurs mois. Veuve depuis quatorze ans, elle y était allée en pèlerinage, dans l'intention d'y faire veu de ne pas contracter de nouveaux liens. Elle est très-étonnée de tout ce qu'elle voit à son retour, et surtout du ton qu'ont pris les jeunes élèves, qui n'ont plus pour la *vie des saints* ce profond respect qu'elle leur avait inspiré. Il y a là de quoi révolter l'excellente Rose, qui vient de voir un *miracle en personne* à Notre-Dame de Liesse. Elle ne comprend rien à ce changement impie. Cependant, comme elle est bonne femme au fond, son ancien maître désire la garder, et lui fait épouser Germaine, malgré son nouveau veu. Germaine plaît assez à Mme Rose. Elle ne le connaît point, mais ce ne peut être qu'un homme très-mais, plus lumineux, plus brillant, la peinture d'intérieur exige une plus grande finesse de détails et une science plus complète des accessoires sous le rapport archéologique. Ce sont les artistes des écoles du Nord qui, les premiers, se sont appliqués à peindre minutieusement des intérieurs d'édifice et en sont venus à accorder aux détails de l'architecture et de l'ameublement une importance presque égale à celle des figures et du tableau d'un maître primitif de Bruges ou de Leyde, qui porte un titre emprunté au Nouveau Testament ou à l'hagiographie, n'est à bien prendre qu'un tableau d'intérieur flamand où hollandais. Mais c'est au xviii<sup>e</sup> siècle que la peinture d'intérieur date véritablement, et c'est à partir de ce moment qu'elle devient un genre particulier, ayant ses spécialités et ses chefs-d'œuvre.

Un soldat, toujours ses foyers, Laisant en pleurs tout son ménage; Il va recueillir des lauriers, Prix éclatant de son courage. Bientôt, présageant son trépas, Sa femme vole dans ses bras; Son fils affligé le contemple; Mais il lui dit: — Ne pleure pas, Adieu, mon fils... suis mon exemple.

Le ton avec lequel Germaine s'exprime tombe très-fort Mme Rose. Très-disposée à faire une infidélité à Notre-Dame de Liesse, elle donne sa parole; mais bientôt elle se rapproche son action comme le plus horrible sacrilège en apprenant, de la bouche des enfants, que ce Germaine est le nouveau curé du pays. Un prêtre se venant à son attention, tient pas contré une aussi horrible idée; mais ses scrupules ne tiennent pas non plus contre les raisons que lui oppose Germaine, et surtout contre les aimables perfidies qu'elle découvre en lui. L'ancien maître, par faire de la dévote Rose une parfaite publicaine. Voici le couplet du curé amoureux, qui fait le plus d'impression sur l'excellent femme:

Je suis toujours de bonne foi Sans approfondir sa croyance. Aujourd'hui la raison en moi Veut éclairer mon ignorance. Mais plus je vois la vérité, Plus j'honore, moins sans temple, L'homme qui de l'égalité Nous chertie le premier exemple.

Rose, convertie sur cet article, l'est bientôt sur le reste; elle accepte, avec un époux, la cocarde tricolore; et les mots de citoyen et de citoyenne ne lui coûtent plus à prononcer. Que ceux qui seraient tentés de critiquer le personnage de Germaine et de la trouver fautive se reportent aux séances de la Convention; ils y verront les protestations d'une foule de prêtres, la plupart mariés, qui se lèvent de leur banc pour protester et rejettent, comme autant d'erreurs, les principes mêmes du catholicisme. Cet exemple fut suivi, d'ailleurs, par plusieurs évêques, dont les noms sont bien connus de ceux à qui l'histoire de notre immortelle Révolution est familière. Nous n'oserions pas rappeler en quels termes sévères quelques-uns d'entre eux se prononcèrent alors contre ce qu'ils appelaient les erreurs, les vices et les mensonges du clergé.

**INTÉRIEUR DES COMITÉS RÉVOLUTIONNAIRES** (L.) ou les *Artistes modernes*, pièce en trois actes, de Ducancel, représentée à Paris, sur le théâtre de la Cité, le 27 avril 1795.

Cet ouvrage, véhément factum composé, après et joué dans l'espace de vingt-sept jours, fut un de ceux qui servirent le mieux la réaction thermidorienne. Ce Comité révolutionnaire est une réunion d'affreux brigands, affublés de noms antiques, et qui, la plupart, ne savent ni lire ni écrire. Aristide, ancien chevalier d'industrie, dit le vicieux, Scévola, perruquier; Torquatus, rempailleur de chaises; Canon, brus, portier, escroc, etc. Ces croquemantons, qui l'auteur par en toute conscience des sottises, les expédient à la guillotine, mais ne négligent pas pour cela les menus profits du métier. Dans leurs perquisitions, ils glissent volontiers la main dans les tiroirs, sans se quereller et à injurier l'un l'autre, et à partager le butin. On voit d'ici tout ce que l'imagination effrayée

peut tirer de semblables héros. Ces mes- sages, tous aspect de concession. Cette tentative eût pu être qualifiée de sœur la municipalité. Le fils, jeune lieutenant de volontaires, arrive de l'armée. Aristide et ses collègues font comparaître devant eux le docteur de la commune, pour tirer de lui des dénominations. L'honnête serviteur déclare qu'il n'a que du bien à dire de ses maîtres, ce qui n'empêche pas les membres du comité d'interpréter à leur manière ses réponses, et de les transformer en accusations capitales.

Il ne faudrait chercher dans l'intérieur des comités révolutionnaires ni l'art ni l'action. On y trouve les déclamations du temps, et l'emphasis fait tomber quelquefois l'auteur dans d'étranges naïvetés. Dufour et son fils se trouvent seuls dans le lieu des séances du comité. Ils profitent de l'occasion pour jeter les yeux sur les papiers qui couvrent le bureau, et qui, tous, sont des dénominations atroces, des instructions sanguinaires. « Quelle horreur ! s'écrie Dufour fils, la correspondance des cannibales serait moins effroyable que celle de ces maîtres ! » Aristide, qui vient de voir un miracle en personne à Notre-Dame de Liesse, elle ne comprend rien à ce changement impie. Cependant, comme elle est bonne femme au fond, son ancien maître désire la garder, et lui fait épouser Germaine, malgré son nouveau veu. Germaine plaît assez à Mme Rose. Elle ne le connaît point, mais ce ne peut être qu'un homme très-mais, plus lumineux, plus brillant, la peinture d'intérieur exige une plus grande finesse de détails et une science plus complète des accessoires sous le rapport archéologique. Ce sont les artistes des écoles du Nord qui, les premiers, se sont appliqués à peindre minutieusement des intérieurs d'édifice et en sont venus à accorder aux détails de l'architecture et de l'ameublement une importance presque égale à celle des figures et du tableau d'un maître primitif de Bruges ou de Leyde, qui porte un titre emprunté au Nouveau Testament ou à l'hagiographie, n'est à bien prendre qu'un tableau d'intérieur flamand où hollandais. Mais c'est au xviii<sup>e</sup> siècle que la peinture d'intérieur date véritablement, et c'est à partir de ce moment qu'elle devient un genre particulier, ayant ses spécialités et ses chefs-d'œuvre.

**INTÉRIORITÉ** s. f. (ain-té-ri-o-ri-té) — du lat. *interior*, intérieur. Philos. Qualité de ce qui est intérieur : *Il faut que l'homme habité avec lui-même il lui fait le calme et la tranquillité, qu'on ne peut le sentir que par soi-même, découvrir les lois de la nature visible et les règles de ses devoirs*. (Villers).

**INTERJECTIF**, **IVE** adj. (ain-tér-jék-tif, i-ve) — du lat. *interjectus*, interjeté. Qui exprime l'interjection, qui appartient à l'interjection; *Particule interjective. Locution interjective. Forme interjective*.

**INTERJECTION** s. f. (ain-tér-jék-son) — lat. *interjectio*; de *interjicere*, jeter entre). Gram. Exclamation, mot servant à exprimer, d'une manière énergique et concise, quelque passion ou sentiment. *Alô! hélas! halô! sont des interjections. Elian spontanéum de la voix, l'interjection est le fûté echo de l'affection du moment, de la minute; elle traite l'être intérieur mieux que toutes les descriptions ne pourraient le faire*. (Chavée).

— Procéd. Action d'interjeter : **INTERJECTION** d'appel.

— Encycl. L'interjection, étant considérée par rapport à la nature, dit Labbé Régnier, est peut-être la première voix articulée dont les hommes se soient servis. Ce qui n'est que conjecture, car le grammairien est affirmé positivement par le président de Brosses, dans les *Observations sur les langues primitives*, qu'il a communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. « Les premiers cris qu'on entend chez les animaux humains à faire usage de ses facultés, sont les sentiments ou les sensations intérieures, et non les objets du dehors, qui ne sont pour ainsi dire, ni aperçus, ni connus. » Partant de ce principe, il refuse au nom la première place parmi les parties du discours et la donne aux interjections, « qui expriment la sensation du dedans et qui sont le cri de la nature. L'enfant, lorsqu'il est né, commence par à montrer qu'il est tout à la fois capable de sentir et de parler... Ce ne sont pas de simples mots, mais quelque chose de plus, puisqu'ils expriment le sentiment qu'on éprouve à l'égard d'une chose, et que, par une simple voix prompte, par un seul coup d'organe, elle peignent la manière dont on s'est trouvé intérieurement affecté. Toutes sont primitives, toutes tiennent à la nature, et ne sont que des sons qui se trouvent dans toutes les langues, ce qui prouve que le sentiment de la nature humaine, qui est partout le même dans les grands et premiers mouvements corporels, est le même dans tous les hommes. »

Cette manière d'apprécier le caractère de l'interjection est aussi celle de Beauzée, qui dit que le langage des animaux, proportionné sans doute aux besoins de leur économie animale, et à la nature des sensations dont elle est susceptible, se trouve dans les interjections et interjectifs et semble en cela à celui des enfants nouveau-nés, qui n'ont encore à exprimer que leurs affections et leurs besoins.

Le nom donné à cette espèce de mots vient du latin *interjicere*, interjeter, parce que l'interjection est jetée au milieu du discours sans avoir de liaison avec aucun mot de la phrase. Bien que, le plus souvent, la valeur de l'interjection dépende de l'accent de la voix, et qu'il semble, en conséquence, assez difficile d'assigner à ces mots une valeur fixe qui les distingue entre eux, quant à leur emploi particulier, voici comment on classe habituellement les principales interjections françaises :

- 1° Pour la douleur ou l'affliction : *Ah! ah! ouf! ah! hélas!*
  - 2° Pour la joie et le désir : *Ah! bon!*
  - 3° Pour la crainte : *Ah! he!*
  - 4° Pour l'aversion, le mépris, le dégoût : *Fit! fi! done!*
  - 5° Pour l'admiration ou l'invocation : *Oh! ô! ô!*
  - 6° Pour la surprise : *Ho! ha! ouai! bah!*
  - 7° Pour avertir, ou appeler : *Gare! oit! holà! he! hem!*
  - 8° Pour faire taire : *Chut! paix!*
  - 9° Pour encourager : *Allons! courage!*
  - 10° Pour interdire : *Eh! eh! bien! eh! quoi!*
- Une quantité d'autres expressions ont d'autres noms ou aussi, par l'usage accidentel qui en est fait dans une phrase exclamative, la valeur d'interjections; ainsi : *Bon Dieu! miséricorde! tout bon! tout contre! ciel! juste ciel! bravo! silence! vivat!* et ainsi d'autres certains jurons : *Morbleu! parbleu! corbleu! ventre-saint-gris!*

La place de l'interjection est ordinairement

au commencement d'une proposition, qui sert à en expliquer le sens. Il faut éviter de multiplier les interjections et surtout de les employer à contre-sens. L'usage le plus ordinairement employé dans le dialogue que dans le discours oratoire; elle convient plus à la comédie qu'à la tragédie. On la fait toujours suivre d'un point exclamation, et souvent ce même point est répété au commencement de la proposition qui commence par l'interjection.

Nous avons dit que l'interjection est le premier langage de l'enfant; mais certains philosophes ont prétendu que le langage de l'homme lui-même, que nos langues les plus perfectionnées ont l'interjection pour origine, et ils ne veulent pas même qu'il soit nécessaire d'y joindre l'onomatopée. Mais Müller est d'un avis contraire. Il reconnaît qu'un certain langage aurait pu être formé avec des interjections de même qu'avec des onomatopées; mais il ne ressemblerait aucunement aux mille langues diverses que nous trouvons répandues sur le globe. Il est évident aussi qu'une simple interjection peut être dans quelques cas plus expressive, plus concluante, plus profonde et plus éloquente qu'un long discours, et il n'est pas moins certain que les interjections venant à s'ajouter aux gestes du corps et au jeu de la physionomie, suffiraient amplement pour remplir le but qu'atteint le langage chez la majeure partie de l'humanité. Dans son *Traité sur la danse*, Lucien raconte qu'un roi dont les États bordaient le Pont-Euxin, étant venu à Rome sous le règne de Néron, et ayant assisté au spectacle donné par un pantomime, pria l'empereur de lui en faire préciser, afin que cet homme lui servît d'interprète auprès des peuples, ses voisins, avec lesquels il avait jadis voulu entrer en relation à cause de leur diversité de langage. Les anciens, comme tout le monde le sait, appelaient pantomime l'acteur qui savait tout exprimer sans proférer une seule parole; et il est probable que ce pantomime même une idée qu'on ne puisse ainsi rendre. Dans nos pays, on a négligé cet art de parler sans se servir de mots; mais dans le midi de l'Europe il est encore florissant aujourd'hui. S'il est vrai, donc, qu'un seul regard, un geste quelquefois autant que de longs discours, est clair que nous pourrions, en mainte circonstance, éviter la peine que nous impose l'emploi du langage proprement dit. Néanmoins, il ne faut pas oublier que les signes qui nous servent aussi loin d'être des mots véritables que les gestes expressifs qui accompagnent généralement ces exclamations. Quant aux étymologies qu'on prétend donner de certains mots, qui seraient écrits sous les formes d'interjections, elles ne reposent guère que sur des illusions. On dit, par exemple, que l'idée du dégoût a son origine dans les deux sens de l'odorat et du goût, probablement dans l'odorat seul en premier lieu; et l'on ajoute que c'est ainsi qu'elles à sentir et de parler... Ce ne sont pas de simples mots, mais quelque chose de plus, puisqu'ils expriment le sentiment qu'on éprouve à l'égard d'une chose, et que, par une simple voix prompte, par un seul coup d'organe, elle peignent la manière dont on s'est trouvé intérieurement affecté. Toutes sont primitives, toutes tiennent à la nature, et ne sont que des sons qui se trouvent dans toutes les langues, ce qui prouve que le sentiment de la nature humaine, qui est partout le même dans les grands et premiers mouvements corporels, est le même dans tous les hommes. »

**INTÉRIEUR** adj. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIMISTE** s. m. (ain-té-ri-mi-ist) — rad. *interim*. Hist. Nom donné aux fonctionnaires qui acceptèrent l'intérim de Charles-Quint.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIMISTE** s. m. (ain-té-ri-mi-ist) — rad. *interim*. Hist. Nom donné aux fonctionnaires qui acceptèrent l'intérim de Charles-Quint.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

au commencement d'une proposition, qui sert à en expliquer le sens. Il faut éviter de multiplier les interjections et surtout de les employer à contre-sens. L'usage le plus ordinairement employé dans le dialogue que dans le discours oratoire; elle convient plus à la comédie qu'à la tragédie. On la fait toujours suivre d'un point exclamation, et souvent ce même point est répété au commencement de la proposition qui commence par l'interjection.

Nous avons dit que l'interjection est le premier langage de l'enfant; mais certains philosophes ont prétendu que le langage de l'homme lui-même, que nos langues les plus perfectionnées ont l'interjection pour origine, et ils ne veulent pas même qu'il soit nécessaire d'y joindre l'onomatopée. Mais Müller est d'un avis contraire. Il reconnaît qu'un certain langage aurait pu être formé avec des interjections de même qu'avec des onomatopées; mais il ne ressemblerait aucunement aux mille langues diverses que nous trouvons répandues sur le globe. Il est évident aussi qu'une simple interjection peut être dans quelques cas plus expressive, plus concluante, plus profonde et plus éloquente qu'un long discours, et il n'est pas moins certain que les interjections venant à s'ajouter aux gestes du corps et au jeu de la physionomie, suffiraient amplement pour remplir le but qu'atteint le langage chez la majeure partie de l'humanité. Dans son *Traité sur la danse*, Lucien raconte qu'un roi dont les États bordaient le Pont-Euxin, étant venu à Rome sous le règne de Néron, et ayant assisté au spectacle donné par un pantomime, pria l'empereur de lui en faire préciser, afin que cet homme lui servît d'interprète auprès des peuples, ses voisins, avec lesquels il avait jadis voulu entrer en relation à cause de leur diversité de langage. Les anciens, comme tout le monde le sait, appelaient pantomime l'acteur qui savait tout exprimer sans proférer une seule parole; et il est probable que ce pantomime même une idée qu'on ne puisse ainsi rendre. Dans nos pays, on a négligé cet art de parler sans se servir de mots; mais dans le midi de l'Europe il est encore florissant aujourd'hui. S'il est vrai, donc, qu'un seul regard, un geste quelquefois autant que de longs discours, est clair que nous pourrions, en mainte circonstance, éviter la peine que nous impose l'emploi du langage proprement dit. Néanmoins, il ne faut pas oublier que les signes qui nous servent aussi loin d'être des mots véritables que les gestes expressifs qui accompagnent généralement ces exclamations. Quant aux étymologies qu'on prétend donner de certains mots, qui seraient écrits sous les formes d'interjections, elles ne reposent guère que sur des illusions. On dit, par exemple, que l'idée du dégoût a son origine dans les deux sens de l'odorat et du goût, probablement dans l'odorat seul en premier lieu; et l'on ajoute que c'est ainsi qu'elles à sentir et de parler... Ce ne sont pas de simples mots, mais quelque chose de plus, puisqu'ils expriment le sentiment qu'on éprouve à l'égard d'une chose, et que, par une simple voix prompte, par un seul coup d'organe, elle peignent la manière dont on s'est trouvé intérieurement affecté. Toutes sont primitives, toutes tiennent à la nature, et ne sont que des sons qui se trouvent dans toutes les langues, ce qui prouve que le sentiment de la nature humaine, qui est partout le même dans les grands et premiers mouvements corporels, est le même dans tous les hommes. »

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIMISTE** s. m. (ain-té-ri-mi-ist) — rad. *interim*. Hist. Nom donné aux fonctionnaires qui acceptèrent l'intérim de Charles-Quint.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.

**INTÉRIM** s. m. (ain-té-ri-ma) — rad. *interim*. Fonctions intérieures : *La nomination du titulaire fit cesser l'intérim*.